

sa préface, Raphaëlle Legrand, professeure de musicologie : outre le talent de peintre, c'est aussi la grande voix de la Callas qui habite ce beau recueil de graphisme, de musique et de poésie. Les vers sont mis ici au service du chant et de l'image. « *L'oiseau s'abat sur la scène/Je m'enivre d'Opéra* ». *Il existe certes un écart entre le style quasi-mallarméen de Rebecca* (« *Elle l'inconnue du vécu/Véhicule l'anagramme/D'une vie peut-être est-ce sienne* ») et l'amplitude de la Diva. C'est justement dans cet intervalle que se meut la façon dont la poésie est à même de rendre compte de la perfection de voix et de chant atteinte par l'artiste. « *L'être de sa marche titubante/Achève explose le corps symphonique/Danse sacrificielle/Parure de l'éphémère...* » et de la si étroite parenté entre la voix sublime du théâtre et l'infini aux limites du monde : « *Elle sur scène/Morte incandescence marée/Au sexe des étoiles* ».

• **Henri HEINEMANN – *Et puis...* (Orizons 13 rue de l'École Polytechnique 75005 Paris) (14€)**

Ce recueil de Henri Heinemann s'ouvre sur une citation de Francis Vielé-Griffin sur le vers libre, citation bienvenue, car, on l'oublie trop souvent, le poète franco-américain fut, avec Gustave Kahn, l'un des premiers théoriciens et praticiens de cette forme de vers dont le rythme, libéré, justement, depuis près d'un siècle et demi maintenant, permet à l'inspiration poétique de trouver en tous ses états sa mesure. Il permet à Henri Heinemann de passer allègrement – de la rêverie : « *Vieil homme qui somnole/dans un fauteuil de cuir/... il rêve à qui à quoi/son enfance peut-être...* » – à la moralité : « *Patience, tu es la vertu/que je ne possède pas/Savoir attendre, à toi, à tu/Ô savoir ne pas être las/d'attendre...* » – aux souvenirs : « *Nous remontions le Nil/dont l'eau s'était teintée/d'écailles de soleil* » (le passé diplomatique de l'auteur l'entraîne notamment vers l'évocation d'une Afrique dédiée à Senghor). Mais l'essentiel de son inspiration est située dans le présent (on se souviendra qu'il rédige un Journal), qu'il s'agisse, car l'auteur est âgé, de l'hôpital où il a dû pour un temps résider : « *Oublierai-je jamais le chant de l'hôpital/lorsque le vent du soir montait à nos fenêtres/apportant par un bois ce parfum minéral/qui se mêle aux senteurs de hêtres et de chênes* » – ou du charme de sa petite-fille. D'autres fois le rythme se fait moins familier et Henri Heinemann nous confie sur le ton de la méditation les soucis d'une vie qui se craint finissante : « *Suis-je un peu de poussière/promise à l'éter-*

nité ?/... le froid me pèle au museau/je vis, semblable aux oiseaux/qui virevoltent au ciel ». Cher Henri Heinemann, nous vous souhaitons longue vie encore entre terre et ciel, dans les nuages de vos talentueuses rêveries.

• **Philippe FOUCHÉ-SAILLENFEST – Paraphrases d'abu l'ala al mâarni**

« Les devins scrutent le ciel/rien que le ciel, rien que l'éclair,/qu'espèrent-ils ? Les pauvres restent pauvres/et les riches comblés/mais tous s'étioilent/sur une terre aride/à la marge du puits ». En dizains ou douzains répétés, Philippe Fouché-Saillenfest nous révèle une pensée lucide, mais calme sur le monde et sur tous ceux qui nous entourent. Il est ici question de Dieu, de Dieux, d'idoles, de devins, du néant, de la vie. Il est question, parce que tout est question et que les mystères de l'existence ne sont pas près de se dénouer à nos yeux. « L'intelligence est en berne », « nos yeux resteront noirs/l'obscurité y règne/au plus fort de la nuit/comme du jour », « Chaque instant meurt/et nous mourons./Qui oserait vivre et survivre/sans se mentir ? » Même un reflet sincère de nous-mêmes ne saurait nous guérir de ce pessimisme forcé : « Le miroir dit la vérité/le miroir ne se trompe pas./A chaque instant pourtant il change ! », non plus que Dieu, non plus que la Mort qui pourtant aurait pu se nommer délivrance : « Ô Mort, j'abjure en Toi/je ne sais plus te proclamer/clarté sur la route », et non plus même que le néant, plus radical encore que la mort : « Viens, mon néant t'asseoir/à notre table d'hôte/où je puisse philosopher/avec Toi et croire/carta présence ostentatoire/est illusion et jeu où nul/ne situe plus l'instant ». De cette noirceur un peu systématique des images et des idées, ne tirons pas la conclusion d'un défaitisme aride. Entre les lignes, entre les vers, c'est d'un humour noir qu'il s'agit. Si, à la suite de Camus, Philippe Fouché-Saillenfest considère que le monde est absurde : « La vie n'est qu'un éclair/sans suite dans la nuit », l'humour n'est-il pas la meilleure façon d'exorciser la logique trop claire du malheur d'être : « Si je conspue les Dieux/suis-je injuste ?/Je n'ai nulle rancœur/contre la vie ».

• **Claude LUEZIOR – Ces douleurs mises à feu (Collection Florilège, éd. Les presses littéraires 66240 Saint-Estève) (10€)**

Claude Lueziior nous a proposé l'an passé la lecture d'une « Trilogie » plutôt philosophique, parfois même scientifique (l'homme de science qu'est son auteur). Disons qu'il s'agissait d'une poésie relativement objective (mais non impersonnelle, ce qui trahirait ma pensée !) Comme on peut